

HENRI MILLEVOYE

(Promotion 1905-1906)

NOTICE PAR M. PIERRE MASSE

Il ya quelques jours, dans le silence glorieux de notre Bibliothèque, M. le Bâtonnier faisait l'appel des morts. Sa voix passait, en grandes rafales de deuil, sur la profonde assemblée noire des avocats à la Cour de Paris, à peine avivée de rouge par la présence des chefs de la magistrature. Dans la pénombre de décembre, les noms se succédaient. Certains n'évoquaient plus que le souvenir obscur d'un grand sacrifice; d'autres sonnaient encore, si nets et vibrants, qu'on s'étonnait de n'entendre aucune voix répondre à cet appel des ombres.

Henri Millevoye! Comme si la séparation eût daté d'hier, ceux de nos générations virent se lever la silhouette haute et dégagée du disparu. De belle stature, bien équilibré, les épaules larges et la taille cambrée, la main nerveuse et belle, la peau sombre, les cheveux plantés bas et drus, le nez aquilin et hardi, les yeux longs, noirs et d'un regard superbe, Millevoye répétait le type de son père, le député patriote, de son grand-père le premier Président, de son arrière grand-père le poète. Et peut-être, par delà ces ancêtres directs, était-il entré dans ses veines quelque peu du sang espagnol qui, autrefois, a vivifié notre Picardie.

Le dernier de sa race, ou tout au moins de sa branche, il semblait qu'il eût concentré en sa personne toutes les forces, les ardeurs, la joie de vivre d'une lignée d'hommes

de pensée et d'action. Adonné aux sports, il avait été fervent de l'automobile au temps où elle était encore hasardeuse, et, les âges héroïques passés, il avait continué de la traiter en instrument de lutte et de course. Chasseur passionné, il était aussi précis et décisif dans le tir de battue, que tenace et retors dans la quête devant soi.

Spirituel, goguenard, comme un Parisien frotté de Picard, le verbe hardi et la répartie prompte, connaissant tout de la vie, fils d'homme politique, mêlé par profession et par camaraderie à tous les milieux, il n'a jamais eu ni défiance, ni réticence, ni amertume. Sans doute, comme tous les jeunes qui commencent à courir leur carrière, il a connu les difficultés, les inquiétudes du début, et ses intimes ont parfois surpris le pli du doute au coin de ses lèvres. Mais la tendresse incomparable de sa mère le soutenait, et la force de vitalité était telle en lui, il était tellement tout entier, toujours, à ce qu'il faisait, il se plongeait si avant dans les fêtes de la conversation, du travail ou de l'action, que l'allégresse de la vie avait tôt fait de le reprendre, et de l'entraîner dans la fougue de son torrent.

Suivant un mot bien sonnante et pimpant — mais dont on a fait un affreux abus, — il était « sympathique ».

Dans un milieu où les rivalités peuvent être d'autant plus âpres qu'elles s'enrobage de courtoisie, et où les plus grands s'offensent parfois d'une grandeur qui les égale, on le savait exempt de toute envie, loyal et franc, d'une bienveillance qui n'était ni banale ni calculée. Sur la route de la vie, des camaraderies nombreuses, — ce qui est utile, — et quelques amitiés fortes et vraies, — ce qui est rare et précieux, — lui ouvraient grande la barrière, et l'enveloppaient d'une puissante escorte.

Son nom et ses ascendants prédisposaient en sa faveur.

Neveu d'un éminent Bâtonnier du Barreau de Lyon, il était le fils de Lucien Millevoye, député de Paris.

Lucien Millevoye n'a-t-il pas parfois mésestimé la va-

leur et les intentions vraies des partis rivaux du sien? Ne s'est-il pas mépris dans des questions de politique intérieure ou extérieure? Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter. Mais sa vie publique fut toujours désintéressée. Il visait haut. Il a eu la haine du politicien de profession, qui est proprement celui qui subordonne son action politique à ses intérêts de métier. Il a vécu dans l'hallucination de la guerre à venir, et son hallucination était vraie.

Quand son fils fut tué, il écrivit quelques phrases qui sont le résumé de sa vie de père et de patriote : « Mon fils Henri, ma joie et mon orgueil, est tombé sous les balles allemandes. Je vis et je vivrai dans l'auréole de gloire que le jeune héros attache à mon nom... Dans le deuil profond qui me frappe au cœur, j'ai la consolation de ma clairvoyance, et la fierté de mon enfant. »

Le grand-père d'Henri Millevoye avait, lui aussi, donné de grands exemples. Homme de Palais, Secrétaire de notre Conférence, grand magistrat — qui toucha par instant à la haute politique, notamment quand il fut chargé d'organiser les services judiciaires de la province de Savoie, réintégrée à la France — homme de sport aussi, qui termina sa vie en gentilhomme campagnard, le Premier Président Alfred Millevoye est tout proche, matériellement et intellectuellement, de ses descendants Lucien et Henri Millevoye.

En est-il de même du plus célèbre de ce nom, de l'arrière grand-père d'Henri, du doux et tendre poète d'Abbeville, du Millevoye de *La Chute des feuilles*?

Anacréon n'a laissé qu'une page
Qui flotte encore sur l'abîme du temps.

A nous, qui sommes la postérité, il semble que Charles Millevoye ait à peine touché la terre : il a gémi, il a chanté, il s'en est allé, au vent d'automne, à la « Chute des feuilles » dont il a pleuré l'immortelle élégie.

Fils spirituel d'André Chénier, qu'il sauva de l'oubli,

avant-coureur de la poésie personnelle, c'est-à-dire du romantisme, il est enseveli dans la gloire de son petit et immortel poème « comme dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

Héritier d'un beau nom, Henri Millevoye n'en faisait point parade. Il aurait eu le droit assurément d'en tirer une fierté légitime. Mais il entra dans la vie en lutteur : il se sentait capable de tirer son succès de lui-même, et n'entendait pas se le procurer par l'exploitation d'une lignée.

Inscrit au stage en 1901, il manifesta aussitôt, en entrant dans le Cabinet de M. Ferré, l'intention de suivre les traditionnelles et nécessaires disciplines. Bientôt il concourait à la Conférence de Stage.

Je ne sais ce qu'est aujourd'hui l'éloquence admise par ce redoutable aréopage, où tant de jeunes fronts se sont vu marquer des premiers rayons de la gloire. A cette époque, les routiers du concours expliquaient aux nouveaux venus qu'il fallait tout écrire et tout apprendre par cœur; une hésitation était fautive grave; on devait éviter les sujets politiques, n'avoir de l'esprit que modérément et surtout point de hardiesse dans la forme, encore moins dans la pensée. Bref, une éloquence sans orateur, un style académique, sans académicien.

Dans ce milieu artificiel, Millevoye concourut. Sans texte arrêté, sans finesse longuement préparée, ayant fortement pensé son sujet et le plan de sa harangue, il parla d'autorité. Et voici qu'il atteignit presque la vraie éloquence, « celle qui se moque de l'éloquence », celle qui vient d'abondance à flots pressés, un peu désordonnés peut-être, mais qui portent le navire. Pour les candides vieux routiers, son discours résonna peut-être comme une dissonance; mais l'oreille du Bâtonnier Bourdillon, qui présidait le concours, était des plus fines parmi celles du Palais, et capable de distinguer, d'avec la fausse note, la belle dissonance, qui est une partie essentielle de la musique. Millevoye fut admis, d'enthousiasme.

L'année suivante, il siégeait comme secrétaire à côté de M. le Bâtonnier Chenu. Collaborer avec un grand avocat et un grand lettré doubla, pour cette promotion et la suivante, le prix de la récompense. Bonheur plus grand : l'éloquence du Bâtonnier Chenu était, et est demeurée, d'un tour inimitable. La personnalité de Millevoye demeura donc intacte et originale.

Une collaboration plus étroite encore avec M^e Chenu qui fit de lui son secrétaire, — un mariage délicieux avec la nièce de son maître, — un très grand succès obtenu aux assises dans une affaire Tissier et proclamé par les confrères et par la presse, la connaissance précoce des hommes, une loyauté qui n'excluait ni l'habileté ni la plus subtile finesse, un tempérament puissant, apte à la lutte et aimant la lutte, une éloquence rapide, nette et décisive, émue parfois, partant de la poitrine pour frapper l'auditeur à la poitrine, tout en Millevoye annonçait, préparait, présageait une belle carrière, honorable pour son Ordre et pour lui.

La guerre éclate. En temps de paix, Henri Millevoye avait été affecté à la 22^e section de secrétaires d'É.-M., comme greffier de Conseil de Guerre : ce n'est pas d'hier que, suivant un dicton célèbre, « le Français fuit la caserne et court aux camps ». Aux premiers bruits de guerre, Millevoye, qui n'avait jamais intrigué, entreprend les plus pressantes démarches : il sollicite le droit de se faire tuer pour la France. Le début des opérations, en août 1914, le trouve au premier rang des troupes de couverture, sergent au 74^e régiment d'infanterie.

Sergent d'infanterie : c'est tout dire. Après la folle épopée du début, les sabres dégainés, les baïonnettes brillantes au canon des fusils, les charges à poitrine découverte, aucune guerre ne prête moins aux développements littéraires et aux épithètes fastueuses que celle de 1914. Héroïsme, abnégation de soi, sainteté, que sont ces mots que l'abus a vidés de leur contenu, en présence de la réalité

des faits? Des hommes, faibles et sans couleur dans la vie quotidienne, des commis de boutique, des valets de char-
rue, des raffinés du monde ou de la littérature, ont souffert les maux de l'enfer, ont vécu vautrés dans la boue et les cadavres, ont rampé dans la saccade des balles criantes, ricochantes et tuantes, sont restés des jours et des jours, crispés en boule, sous l'éclatement, l'ébranlement, l'écroulement des obus, la tête vide et douloureuse, la bouche étouffée sous le masque, les poumons sourdement rongés par les gaz. Guerre où l'ordre se renouvelait à chaque instant d'avancer à tout prix, ou de se faire tuer sur place, et où l'on se faisait tuer, comme il avait été prescrit. Guerre où le moindre cuisinier, apportant la soupe en première ligne, déploya plus d'héroïsme et courut plus de risques que ne fit le roi Murat, tout empanaché et superbe, lorsqu'il chargea les Russes à Eylau. Guerre de durée, guerre de massacre, guerre anonyme où le combattant n'était soutenu que par l'idée abstraite du devoir, sans la consolation éclatante et empourprée de la gloire.

Adjudant le 9 septembre 1914, après le combat de Courgivaux sur le Grand Morin, sous-lieutenant le 13 septembre après le combat de Thillois près de Reims, Millevoye, mêlé à sa troupe, fier de la victoire, sans en être grisé, recru de fatigue et d'horreur, avait dégagé de cette guerre, si nouvelle pour tous, une haute et sombre conception de l'honneur et du devoir militaires.

Le 30 décembre, il écrivait à sa mère : « Si j'avais suivi ma destinée, je pourrais être commis-greffier à Paris ou sergent instructeur à Rouen et ce serait parfaitement honorable... et je me sentirais cependant diminué à mes propres yeux... Mes propres yeux sont les seuls qui comptent. L'avis des autres m'est aussi indifférent que l'avis d'un mandarin chinois. Ces cinq mois d'absence (qui ont peut-être aiguisé, si c'était possible, ma tendresse filiale) nous ont mis aussi hors de la vie, et il faut être dans la

vie pour se soucier de l'opinion de ses semblables. Je n'ambitionne ni actions d'éclat, ni récompense, ni décoration, rien... Je veux seulement, revenant de cette guerre, pouvoir me louer du rôle modeste que j'y aurai joué, comme je voudrais (et rien jusqu'ici ne s'y oppose) à l'heure de mon destin, regarder ma vie et me dire : « c'est bien... tu peux t'en aller... tu as bien vécu. »

Ainsi, de même que la guerre avait dévêtu ses panaches, l'idée d'honneur, pour Millevoye et ses camarades, s'était dépouillée de la fanfare des mots. Comme dans la philosophie la plus épurée, le devoir militaire trouvait sa fin en soi et sa récompense dans le témoignage de la conscience individuelle : admirable morale, et digne de la plus grande armée de l'histoire.

C'est au début de cet hiver 1914 que j'entendis la dernière plaidoirie de Millevoye. Qu'on m'excuse de me mettre en scène : je ne le fais que comme témoin.

Officiers tous deux, l'un au 74^e, l'autre au 36^e d'infanterie qui faisaient partie de la division Mangin, nous nous étions retrouvés avec un cri de joie, un matin d'octobre 1914, où un épais brouillard enveloppait la plaine champenoise et faisait taire le canon allemand de Brimont. Sur la longue route droite qui va de Reims à Berry-au-Bac, et que bordaient nos maigres tranchées de combat, nous avons marché à grands pas — côte à côte. Peu à peu, le sol sonore de la route, sous les branches lamentables des arbres survivants, avait pris figure de Salle des Pas perdus. Nous avons oublié la guerre. Sans motif, — pour l'illusion du cher métier repris et de l'ancienne existence revécue, — nous parlions Palais, confrères et clients, et nous ressasions ces anecdotes, toujours les mêmes, bien que sans cesse améliorées, qui font, depuis des années, la joie malicieuse de nos dîners de corporation, — et nous étions si absorbés dans nos souvenirs et nos espérances que, le brouillard s'étant levé peu à peu, nous n'eûmes que le

temps de nous jeter dans le fossé proche, sous les coups de fusil des petits postes allemands.

Quelques jours après, j'étais mandé au Conseil de Guerre de ma division en qualité de témoin. Un jeune sous-lieutenant de mon régiment, caporal rengagé à la mobilisation, promu, quoique illettré, pour sa magnifique bravoure, s'était enivré, une nuit froide de novembre, et avait causé quelque scandale en venant relever ma section. Millevoye plaidait pour lui. C'était dans un décor de guerre : une salle basse d'école, blanchie à la chaux, quelques tables noircies, un jour sombre d'hiver, un conseil d'officiers combattants venus à pied, encore couverts de boue crayeuse et, dans le fond de la salle, des soldats au repos, avides d'éloquence jusque sous le canon.

J'écoutai Millevoye. Ses auditeurs savaient que nous étions tous deux du Barreau de Paris. Et avant qu'il parlât, j'avais l'angoisse que, devant ces inconnus, devant ces militaires, qui se raidissaient contre l'éloquence, il soutint sa réputation, qui devenait celle de l'Ordre.

Je n'ai jamais entendu plaidoirie criminelle plus digne, plus mesurée, plus convaincante, ni qui fût mieux adaptée au cadre et au sujet. Le jeune sous-lieutenant fut acquitté. Ce jour-là, il n'y eut aucun doute dans mon esprit : Millevoye, sous mes yeux, venait d'atteindre la maîtrise.

Ce fut sans doute sa dernière plaidoirie. Son succès n'avait eu pour témoins qu'un ami et quelques soldats, surpris d'entendre une voix plus qu'humaine dans les silences momentanés de la grande voix du canon.

Et pourtant il venait de se confirmer prêt pour la grande réputation et les légitimes succès ; la destinée s'avancait, les bras chargés de présents. Moins d'un an après, il était mort. Ainsi s'expriment les légendes orientales au sujet du poète Ferdousy : « Son cadavre venait d'être mis au tombeau quand les trésors que lui envoyait le Roi entrèrent en caravane dans la ville de Théus ».

Le 22 septembre 1915, Henri Millevoye, qui, entre temps, avait conquis au feu le grade de lieutenant, se trouvait en permission en Seine-et-Oise, chez son beau-père. Un télégramme de son chef de bataillon lui fut apporté soudain : à mots couverts, on lui demandait de rejoindre son régiment, sans lui en imposer l'obligation. Le 25, au débouché de Neuville-Saint-Waast, dans la plaine d'Artois, hachée par vingt batailles précédentes, et couverte de cadavres sans sépulture, quelques secondes avant l'heure fixée pour l'assaut, le lieutenant Millevoye haussa la tête au-dessus du parapet de la tranchée pour étudier du regard le terrain de l'attaque. Une balle l'atteignit en plein front. Il retomba dans la tranchée. Il était mort à son rang d'officier, qui est le premier.

J'ai eu sous les yeux les témoignages écrits de l'adoration et de l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Sans doute Henri Millevoye aurait-il préféré à tous ces éloges, si vrais cependant et si spontanés, la pauvre lettre de son soldat ordonnance, blessé aux yeux dans la même journée : « Le corps du lieutenant Millevoye a dû être transporté à l'arrière par l'un de ses hommes ; *car il était bien aimé.* »

M. le Bâtonnier Chenu a écrit, de son neveu et collaborateur : « Le temps aurait fait de lui un grand avocat, il ne lui a pas été laissé. »

L'ordre de l'armée 126 du 29 octobre 1915 commence par ces mots : « Officier d'une bravoure à toute épreuve ».

Ceux de ma génération ne sauraient dire mieux que le soldat ordonnance : « Il était bien aimé ».

Sa mère, après une recherche difficile, trois fois renouvelée, digne de la légende d'Antigone, a retrouvé et enseveli son corps, enfoui d'abord au hasard dans la plaine d'Artois.

A son rang, derrière la femme, derrière la mère, serrée autour du Bâtonnier Chenu, proche les grands ancêtres, l'Association pleure sur la tombe du disparu. Elle conservera son souvenir, qui est celui d'un combattant sans peur et d'un avocat sans reproche.
